Document generated on 07/19/2025 5:23 a.m.

Séquences
La revue de cinéma

Festival japonais à Radio-Canada

Number 69, April 1972

URI: https://id.erudit.org/iderudit/51482ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this review

(1972). Review of [Festival japonais à Radio-Canada]. *Séquences*, (69), 59–61.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1972

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

festival japonais à RADIO-CANADA

LA CHAMBRE AUX MURS EPAIS

de Masaki Kobayashi

le mardi 4 juillet

C'est là le premier film important de l'auteur de **Harakiri** et de **Kwaidan.** Après avoir fait ses gammes en douceur avec un moyen métrage, **La Jeunesse d'un fils,** il réalisa cette **Chambre aux murs épais** où se retrouvent dès l'abord les thèmes majeurs qui seraient développés ensuite dans son oeuvre. Tourné en 1953, ce film arrivait en plein dans un courant de productions considérées, pour une raison ou pour une autre, comme anti-américaines. Aussi les producteurs en retardèrent-ils la sortie de trois ans. La chambre mentionnée dans le titre, c'est une cellule d'une prison où sont enfermés des soldats condamnés pour crimes de guerre, alors que leurs supérieurs, sous la responsabilité de qui ils avaient agi, sont libres de vaquer à leurs occupations. Dans sa conception, ses développements, sa mise en scène, le film annonce l'oeuvre maîtresse de Kobayashi, **La Condition humaine.**

PRINTEMPS TARDIF

de Yasujiro Ozu

le mardi 11 juillet

Ce film se révèle caractéristique de la manière de son auteur, peu connu en dehors du Japon, sinon de réputation, et jouissant pourtant dans son pays du respect quasi unanime de la critique qui le considérait comme le plus Japonais des cinéastes japonais. Entre 1927 et 1963, année de sa mort, Ozu a tourné plus de cinquante films où s'est épuré un style d'observation de la vie familiale. Très sage, la caméra s'immobilise le plus souvent à la hauteur du plancher pour assister discrètement à des scènes de conversations ou de rites traditionnels minutieusement respectés. **Printemps tardif** examine le problème de la rupture inévitable entre parents et enfants à travers l'histoire d'un vieux professeur veuf qui encourage sa fille à se marier alors qu'elle s'est consacrée à tenir son ménage depuis la mort de la mère. Pour y arriver, il lui faut la tromper sur ses propres intentions et lui faire croire qu'il songe lui-même à se remarier. Discrétion, subtilité, sens de la nuance semblent être les qualités dominantes du film dont la beauté est augmentée par l'insertion de scènes d'extérieur artistiquement choisies et composées.

L'ANGE IVRE

d'Akira Kurosawa

le mardi 18 juillet

Réalisé en 1948, ce film marqua les débuts de la longue et fructueuse collaboration entre le réalisateur et l'acteur Toshiro Mifune. C'est le premier film majeur de Kurosawa et l'on y trouve une nette influence du cinéma social américain d'avant-guerre. Un médecin déchu (rôle interprété par Takashi Shimura,

autre figure familière des films de Kurosawa) est la providence des pauvres gens d'un quartier déshérité. Un jeune criminel se fait soigner par lui pour une blessure de balle et des examens révèlent qu'il est atteint de tuberculose. Le film porte sur les rapports difficiles entre ces deux hommes, rapports mêlés d'amitié et de haine, d'admiration et d'orgueil. Si l'on trouve des facilités dans la construction du scénario, on ne peut pourtant que s'incliner devant la description vivante du milieu et la forte interprétation de Shimura. Tous ceux qui s'intéressent à la carrière du grand réalisateur qu'est Kurosawa ne peuvent se permettre de manquer ce film.

LE BLE VERT

de Shiro Toyoda
le mardi 25 juillet

De ce réalisateur prolifique (une soixantaine de films), on ne connaît pas grand chose, ses films ayant rarement franchi le mur de l'Occident. **Le Blé vert** est une étude sur l'adolescence et l'initiation à la vie, sujet souvent traité, semble-t-il, par l'auteur. Il se situe au siècle dernier et raconte l'amitié de deux étudiants, l'un fils de bonze, l'autre joyeux luron, ainsi que leur rivalité pour l'amour d'une fille. La mort de l'un d'eux continue à jeter une ombre sur l'idylle possible entre les survivants. Dans leur livre sur le cinéma japonais, Joseph L. Anderson et Donald Richie expriment une opinion très favorable sur ce film d'essence poétique qui pourrait bien être une surprise agréable de cette programmation d'été.

LA BALLADE DE NARAYAMA

de Keisuke Kinoshita
le mardi 1er août

Dans un village près du mont Narayama existait autrefois une dure coutume : les vieillards considérés comme bouches inutiles étaient laissés à leur sort au sommet de la montagne pour y attendre la mort. C'est cette tradition que le film évoque en une mise en scène fortement stylisée où l'on raconte l'histoire d'une vieille femme n'ayant d'autre perspective d'avenir que ce dernier voyage, après avoir mis ordre aux problèmes familiaux de son fils. Des décors nettement artificiels alternent avec des paysages naturels, un narrateur chante une mélopée en arrière-plan sonore, le jeu des interprètes est souvent théâtral et tout cela contribue à la création d'un climat de légende où la cruauté et la tendresse sont habilement dosés. Véritable dépaysement, le film devrait plaire à tous ceux qui aiment les sujets originaux, et les trouvailles de la mise en scène intéresseront plus d'un. Notons que seuls ceux qui peuvent profiter d'un appareil couleur pourront goûter les recherches particulières du réalisateur dans ce domaine.

LA CONDITION HUMAINE

de Masaki Kobayashi
les mardis 8 et 15 août

Et voilà le plat de résistance de ce menu japonais présenté par Radio-Canada au long de l'été : le premier volet de l'oeuvre majeure de Kobayashi, que les spectateurs (et ad-

mirateurs) des deux dernières parties, **La Route pour l'éternité** et **La Prière du soldat,** ont depuis longtemps souhaité voir. L'histoire de Kaji commence dans les mines de la Mandchourie occupée, alors que surintendant des ouvriers, il tente en vain d'humaniser leur sort. Tâche d'autant plus difficile que des prisonniers de guerre sont adjoints aux équipes de travail et que les autorités militaires exigent un effort supplémentaire pour soutenir le conflit engagé. L'idéalisme du héros se heurte à forte partie et son échec apparaît inévitable, mais l'honneur est pour lui ainsi que la sympathie du réalisateur qui présente ses efforts dans le cadre d'une fresque imposante où la description se fait critique. Impressionnant morceau de cinéma, le film s'étend sur une longueur de plus de trois heures (l'ensemble des trois épisodes en compte dix) sans que jamais l'intérêt faiblisse ou qu'y apparaissent des scènes inutiles. Intense et vivante, l'interprétation compte pour beaucoup dans l'impact de l'ensemble.

PREMIER VOYAGE A TOKYO

de Yasujiro Ozu

le mardi 22 août

Il n'est pas mauvais que cette sélection estivale nous offre deux échantillons de l'oeuvre d'Ozu (cf. plus haut **Printemps tardif).** Il s'agit cette fois d'un vieux couple qui décide d'aller visiter leurs enfants installés à Tokyo. Le voyage s'avère un désappointement pour ces vieillards qui ont l'impression d'embarrasser leurs rejetons par leur présence. De plus, la fatigue et la tension occosionnées par cette situation a raison des forces de l'épouse qui meurt au retour. L'aventure ici racontée apparaît pour l'auteur comme une parabole sur la détérioration des liens familiaux dans le Japon moderne. Certains critiques jugent cette oeuvre comme la plus mûrie, la plus profonde et peut-être la plus amère d'Ozu.

POUSSE-POUSSE

de Hirochi Inagaki

le mardi 29 août

Pour finir en beauté, le festival japonais offre un film plein de vitalité avec, en vedette, le grand Toshiro Mifune. Spécialiste des films d'époque, le réalisateur a eu souvent l'occasion de diriger le comédien dans des rôles de samouraï invincible; il lui offre cette fois celui d'un humble tireur de pousse-pousse qui se fait le protecteur effacé d'une veuve d'officier et de son jeune fils. L'amour que le brave homme ressent pour cette femme reste inexprimé mais imprègne tout le récit d'un ton mélancolique qui donne une saveur particulière à la peinture de moeurs qui s'y dévoile. Sans être une très grande oeuvre, c'est là une production sympathique et colorée, remplie, en surplus, de détails pittoresques sur la vie au Japon en ce début de siècle. Ce film s'est mérité le Lion d'or du festival de Venise en 1958.